

voulait tenter un dernier coup de fortune. C'était un gros fermier qui les lui avait vendus.

Mathieu croyait les avoir payés bon marché, et espérait les revendre beaucoup plus cher, plus tard. Il mit les chevaux à l'écurie, les frotta et se coucha content, se disant qu'il avait fait une bonne affaire. Mais, dans la nuit, il fut éveillé par le bruit des chevaux qui se battaient. Il courut à l'écurie ; mais, hélas ! il arriva trop tard ! un des chevaux avait une jambe cassée et l'autre un œil crevé.

Le désespoir du bonhomme fut extrême ; sa femme et sa fille pleuraient à chaudes larmes ; c'était un tapage à n'en plus finir. Mais, tout cela était inutile et ne remédiait point au mal. Il avait été imprudent de laisser ces jeunes chevaux coucher seuls dans l'écurie ; mais il n'était habitué à n'acheter que des rosses qui n'étaient guère d'humeur, en arrivant du marcher, de se casser les jambes et de se crever les yeux en se battant.

Enfin, il fallu achever le cheval qui avait la jambe cassée, et faire soigner l'autre.

Mathieu chercha à emprunter de l'argent pour payer celui qui lui avait vendu les chevaux ; mais il était trop connu pour en trouver ; et le fermier averti du malheur arrivé à ses chevaux fit signifier à Mathieu, par un huissier, qu'il eut à le payer dans les vingt-quatre heures, ou qu'il ferait saisir chez lui.

Le bonhomme ne pouvaient pas payer, d'autant plus que ce n'était pas la seule dette qu'il avait. Il avait diminué les animaux de la ferme, disant à son propriétaire qu'il ne récoltait presque plus de foin, et ne pouvait pas nourrir tant d'animaux ; ce qui était facile à comprendre, puisqu'il le faisait manger aux chevaux sur lesquels il commerçait. Enfin, on fit une saisie chez lui, et son maître qui n'était pas fâché de s'en débarrasser, profita de cette occasion pour le congédier.

Le pauvre Mathieu se trouva donc complètement ruiné.

Tel est le sort de tout cultivateur qui sera possédé de la manie de laisser sa charrue et son ouvrage pour maquignonner sur les chevaux, et même sur les bœufs et les vaches ; suivant ce proverbe : *A courir foires et marchés, un qui gagne contre cent de ruinés.*

Le jour qu'on fit la saisie chez lui Mathieu disparut ; on le chercha partout, mais toutes les perquisitions furent inutiles. On le trouva quinze jours après, noyé dans une rivière !

Sa pauvre veuve fut réduite à la dernière misère, lorsque les frais et les dettes furent payés. Elle n'avait d'autres ressources que de se mettre en service, ainsi que sa fille. En effet, qu'auraient-elles fait chez elles ? Les

femmes ne trouvent pas facilement à gagner de l'argent, et les amis de la Mathieu lui conseillèrent de se mettre en service. Mais la pauvre femme ne put rester longtemps dans la maison où elle s'était engagée, car le chagrin qu'elle avait eu de la triste fin de son mari, avait sérieusement altéré sa santé, et elle ne pouvait plus faire l'ouvrage d'une servante. Elle loua une petite maison, y mit le pauvre petit ménage que la saisie lui avait laissé, et elle vivait là bien pauvrement, faisant tout ce qui lui était possible pour gagner sa vie. Elle filait, lavait, allait garder les malades, ramassait le fumier sur les grands chemins, et le vendait quand elle en avait un certain tas. Sa fille, de son côté, lui donnait presque toutes ses gages.

La pauvre Marie, elle se trouvait bien heureuse chez Marguerite, et aussi faisait-elle connaître son bonheur à sa mère et à tous ceux qui s'intéressaient à elle.

Depuis que Marguerite avait Marie à son service, elle trouvait en elle tant de zèle, de courage et d'intelligence, qu'elle la prit en affection et la traitait comme sa fille. De son côté, Marie se mit si vite au fait des ouvrages de Marguerite qu'elle aurait pu la remplacer si elle avait été absente ou malade. Cette charmante jeune fille avait le don de se faire aimer de tout le monde. Delle Martineau fut une des premières à reconnaître son mérite et à l'aimer. Elle ne crut avoir rien de mieux à faire que de l'engager à venir tous les soirs chez son père pour partager les leçons qu'y prenait Jeanne, afin qu'elle n'oubliât pas ce qu'elle avait appris à l'école ; car Marie y avait été, les deux ans qu'elle avait été au catéchisme, et elle avait bien profité des leçons qu'elle avait reçues. Elle était devenue une des plus fortes écolières de sa classe.

Gros Louis allait chercher tous les soirs, Jeanne et Marie. Il allait aussi quelquefois voir la mère Mathieu, et lui rendait de petits services ; elle avait un petit jardin qu'il lui bêchait ; il allait chercher son pain pour le faire cuir à leur four, il achetait le fumier qu'elle ramassait, et le payait grassement ; enfin, il était parvenu à lui défoncer un petit morceau de terre inculte ; qui était devant la maison, pour qu'elle y mit un peu de blé.

Quelquefois, quand gros Louis était venu rendre service à la bonne femme, elle disait : quel malheur ! Si ce pauvre Mathieu avait écouté mes conseils, il aurait fait de bonnes affaires, sur sa ferme, qui n'était pas mauvaises ; et qui sait, si Gros Louis qui est si bon garçon, qui donne un coup d'œil, de temps en temps à Marie, n'aurait pas..... Et la bonne femme n'osait pas en dire d'avantage ; comme elle se voyait presque réduite

à la mendicité et que sa fille était servante et obligée de lui donner presque tous ses gages pour la faire vivre. Comment aurait-elle pu concevoir l'espoir que gros Louis, fils d'un riche propriétaire, put avoir l'idée d'épouser sa fille !

#### CHAP. IV.

COMMENT ROUTINEAU S'ARRANGE AVEC M.

ROBIN.—IL VA AVEC SA FEMME CHER CHER DE L'ARGENT CHEZ CE VAUTOUR.—  
PREMIER PAYEMENT A PROGRÈS.

L'écurie neuve était faite, et il fallait penser à payer les ouvriers. Progrès devait le faire en trois termes. Il n'osait demander à Routineau les 160 piastres qui étaient échues, lorsqu'une circonstance lui en donna le moyen.

Un des ouvriers devait marier sa fille, et il avait besoin d'argent. Il vint un dimanche trouver Progrès qui était devant la porte de son écurie à examiner comment il placerait son ratelier. Il se trouvait en la compagnie de Routineau, lorsque cet ouvrier arriva.

—Bonjour, père Progrès, je viens vous convier à la noce de ma fille, et vous demander si vous ne pourriez pas me donner un peu d'argent, comme nous sommes convenus.

—Progrès, sans y songer, tourna ses regards vers Routineau et dit à l'ouvrier, je pense que je pourrai vous en donner d'ici à deux jours. Je vous remercie bien de me convier à la noce de votre fille, mais vous êtes trop poli. Nous ne sommes pas parent, et je vous dirai franchement que je suis loin d'approuver l'usage qu'on a de faire des noces si coûteuses. Au lieu de manger en un jour tant d'argent, on ferait bien mieux de le garder pour les jeunes mariés ; ce qui leur ferait grand bien, au commencement de leur ménage.

—Mais, père Progrès, ne faut-il pas s'amuser quelquefois ? et surtout quant on marie sa fille ?

—Vous avez raison, mais on peut s'amuser, sans dépenser tant d'argent.

Lorsque les gens de la noce ont bien mangé, et que pour les régaler, vous-êtes obligé de vous gêner souvent pour longtemps, il s'en vont souvent, en se moquant de vous. Les uns disent : il y avait trop de poulets et pas assz de bœuf et de rôtis ; d'autres : les boissons étaient mauvaises, le ragoût trop gras, etc. Moi, je pense qu'on devrait se borner à donner un bon dîner aux plus proches parents, puis aller à l'église dans l'après-midi, prier pour les époux et s'en tenir là.

L'ouvrier ne parut goûter qu'à demi la morale de Progrès, qui pourtant avait raison.

On convint que le paiement se ferait le surlendemain, et l'ouvrier par-